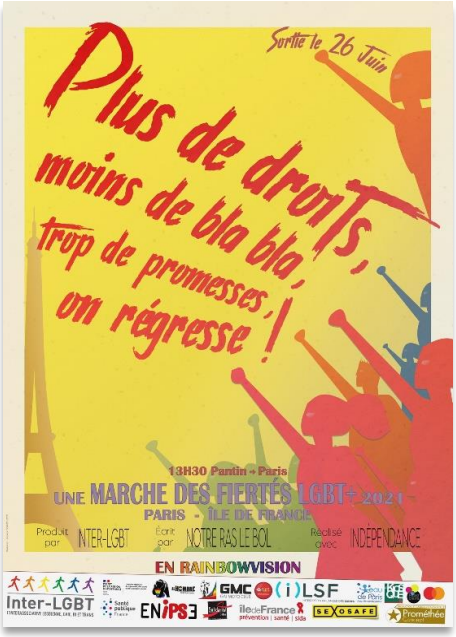
SOUS LES PAVÉS L'ARCHIVE
Épisode 1

Marche des Fiertés
26 juin 2021 - Paris

Pour une meilleure compréhension de cette archive, nous indiquons les prénoms des personnes qui interviennent au début de leur prise de parole. Les prénoms sont donc écrits sur une base phonétique, nous nous excusons d'éventuelles erreurs dans leur retranscription [NDLR].

(générique d'introduction)
C'était comment la marche des fiertés en 2021 ? Des habitué.e.s de longue date aux personnes qui marchaient pour la première fois, seul.e.s, entre ami.e.s ou en famille, iels nous racontent leur Marche des Fiertés. Ce samedi 26 juin, nous avons déambulé, un micro à la main, du village associatif de Pantin à l'arrivée de la marche place de la République à Paris, pour recueillir leurs récits.



Affiche de la Marche des Fiertés Paris-Île de France, 2021, Inter-LGBT

Laura : Laura, j'ai 24ans. Je suis sortie avec une fille pour la première fois il y a cinq ans. C'était complètement inattendu et là c'est ma première Pride aujourd'hui.

Victor : Victor, 22 ans. Moi, je suis gay et ce n'est pas ma première Pride. Ma deuxième officiellement mais voilà.

Cha : Je m'appelle Cha, j'ai 23 ans. Je suis syndicaliste et lesbienne.

Émile : je m'appelle Émile Bena, je suis d'origine Camerounaise. Ça fait cinq ans que je vis en France fuyant les persécutions dans mon propre pays, le Cameroun, qui menace les homosexuel.le.s. C'est pour ça qu'aujourd'hui je suis fier de venir retrouver la famille et être content, comme tous les jours.

Aurore : Moi, c'est Aurore, j'ai 20 ans. Bon, je ne sais pas trop ce que je suis, mais j'aime bien tout le monde, donc on verra bien au fil du temps.

Basile : Alors moi, je m'appelle Basile et je suis trans. Et c'est la première fois que je fais une Pride dans ma vie.

Drapeau Trans

Romane : Moi, je m'appelle Romane et je n'ai rien d'autre à dire à part que je suis hyper fière de mes potes aujourd'hui.

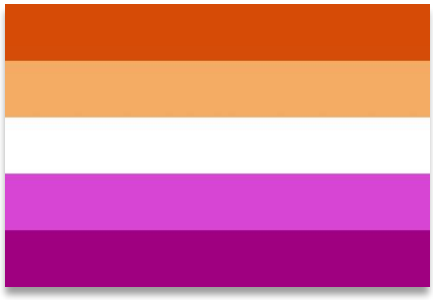
Cécile : Bonjour je suis Cécile la dingue.

Charlinate : Moi je m'appelle Charlinate, j'ai 38 ans.

Priscilla : Je suis Priscilla, je suis photographe à Châlons-en-Champagne, dans la Marne (51) et je suis aussi présidente de la nouvelle association LGBT de Châlons-en-Champagne. Je suis en organisation de la Pride de Reims et celle de Châlons pour l'année prochaine.

David : Je m'appelle David, je vis à Paris dans le 15e arrondissement. J'ai 53 ans mais j'en parais 35 à peine.

Hélène : Je m'appelle Hélène. J'ai quarante-deux ans. Je suis Pantinoise et d'origine du Sud-Ouest, de Bordeaux. Je suis lesbienne, j'ai toujours été lesbienne. Je suis maman d'une petite fille qui a bientôt trois ans. Aujourd'hui séparée, ce qui montre aussi que même en étant une famille un peu différente d'une famille hétérosexuelle classique, on n'est pas exemptes de ce genre de choses de la vie. Et quelque part, c'est bien.



Drapeau Lesbien

Pour certaines personnes, c'était leur première pride, pour d'autres les premiers souvenirs remontent à loin...

Aurore : Moi, personnellement, c'est ma première Pride. Donc j'ai eu l'occasion de venir avec les deux merveilleuses personnes qui sont à côté de moi.

Priscilla : J'ai participé à la toute première Pride de Troyes.

Victor : Ma première, c'était il y a un petit bout de temps déjà. Là, ça fait un bout de temps qu'on l'attend celle-ci vu que l'année dernière elle ne s'est pas faite.

Cha : Ce n'est pas ma première effectivement mais ça va être ma première dans un cortège syndical. Et là beh je crois que je suis sensée faire l'animation du cortège syndical et le souci c'est qu'il y a plein d'hétéros dedans et je ne sais pas comment gérer ça.

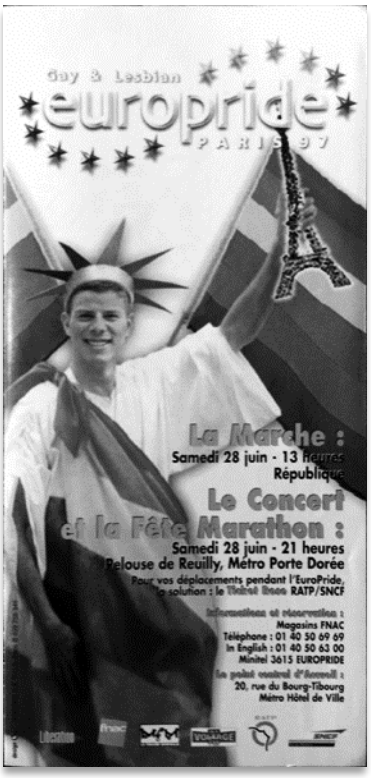
Émile : Depuis que je suis arrivé en France ça fait la troisième marche comme ça là que je suis en train de faire. Ce n'est pas comme avant on le faisait mais je suis toujours très content de retrouver toute l'association, toute la famille avec moi.

Charlinate : Alors, j'en ai fait plusieurs dans ma jeunesse. Donc là, ça fait plus de dix ans que je n'étais pas sur le territoire français, donc ça fait plus de dix ans que je n'ai pas fait de Pride. J'ai aussi hâte de voir l'évolution. Ça a vachement changé aussi dans ce qui est revendiqué, dans les revendications, ce n'est vraiment plus la même chose. C'est important aussi pour ça de venir cette année.

David : Je ne compte plus le nombre d'années où je participe régulièrement à la Pride. Chaque année j'essaye de trouver un thème en termes d'habillements, de costumes... Il y a deux ans j'étais un ange avec de vraies ailes d'ange, avec un tout petit short et des talons compensés. L'année d'avant j'étais beaucoup plus sage avec une casquette, un petit nœud aux couleurs du drapeau LGBT et des tennis blanches donc ça peut varier. Je peux me laisser aller à l'extravagance la plus absolue et à la sagesse la plus modérée comme cette année où je suis avec un t-shirt blanc et puis mon drapeau et ma pancarte.

Hélène : Depuis trois ans, je ne l'avais pas trop faite, parce que justement j'avais ma fille et que c'était un peu compliqué, le bruit, le monde et tout ça. Donc là, c'est plus accessible aussi pour elle et commencer à l'habituer à ce genre de choses, même si je ne suis pas particulièrement militante ou engagée dans des associations.

Cécile : Depuis de nombreuses années, je participe aux Marches des Fiertés parce que je pense que c'est essentiel d'être présent et quelles que soient les orientations des uns et des autres. Un grand souvenir, c'est l'Europride de 1997 qui était assez délirante dans Paris.



Affiche de l'Europride 1997, Paris

Les raisons pour participer à cette marche sont nombreuses : réaffirmer sa fierté, porter des revendications ou encore partager un moment important de nos communautés.

Victor : Moi c'est surtout l'opportunité de sortir dans un cadre queer, donc c'est quand même assez canon. C'est se retrouver soit entre personnes LGBT, soit personnes alliées on va dire aux LGBT et de ne pas avoir honte j'allais dire, mais pas forcément du fait d'avoir honte... Par ailleurs j'ai beaucoup de potes hétéros et donc c'est une possibilité aussi de s'assumer et de se retrouver un peu dans la communauté dans laquelle je ne fais pas particulièrement parti au quotidien quoi.

Émile : Pour moi, si je suis là, c'est pour montrer aux yeux des gens, pour qu'ils acceptent ce que nous on est et ce qui est dans notre cœur. Pour leur dire qu'ils nous prennent, qu'ils nous acceptent comme ça là et que vraiment pour ceux qui sont encore persécutés peut-être, surtout chez nous dans les pays beaucoup en Afrique comme le Cameroun, le Nigéria, le Soudan, le Congo. J'aimerais leur dire, leur laisser un message : n'ayez pas peur, montrez-vous comme vous êtes, que ça soit n'importe quoi, nous sommes de tout cœur avec vous.

Basile : Donc oui, c'était à la fois une volonté de montrer la fierté que j'ai par rapport à ce que je suis et à ce que j'ai découvert de moi-même et parce que maintenant, je suis sûr de ce que je suis et j'ai envie de le montrer.

Cha : C'est important ces moments où on peut se retrouver tous ensemble pour faire entendre nos voix, faire porter nos revendications. Il y a quelques semaines on a organisé pour la première fois depuis des années en France une grande marche lesbienne avec plein de personnes qui n'étaient pas spécialement dans des organisations même s'il y en a qui nous ont soutenues dans la démarche. En fait ça faisait vraiment trop du bien de marcher et de dire : « oui on est lesbiennes et on a

des revendications » et puis on marche ensemble et donc là le faire avec toutes les autres composantes de la LGBTI c'est important quoi. Notamment là on a la PMA (Procréation Médicalement Assistée, NDLR) qui est en train d'être votée au rabais par le parlement donc c'est important aussi qu'on puisse dire que c'est un premier pas mais ce n'est pas suffisant.

La loi relative à la bioéthique, qui incluait l'extension de la PMA aux couples de femmes et aux femmes célibataires, a finalement été publiée le 3 août 2021 au Journal officiel, en excluant notamment les personnes trans.

David : Je suis à la Marche des Fiertés comme chaque année. Cette année ma lutte c'est vraiment contre les discriminations dont je peux être victime en tant que personne noire. Si je marche aux côtés d'une association ou d'un groupe qui lutte justement contre les agressions négrophobes, contre le plafond de verre, contre ce qui nous interdit de nous insérer dans la vie sociale française en tant que noir.e et bien je peux subir des discriminations en tant que gay de la part de ces mêmes personnes. Et ça je ne peux plus le supporter et cette année il me semble que c'est une lutte que je dois mener pour que ces personnes qui luttent pour quelque chose de noble, pour que les gens ne soient plus discriminés à cause de leur couleur de peau, et bien ces mêmes personnes ne me discriminent pas parce que je suis membre de la communauté LGBTQI+. Et c'est à mon sens une lutte ardue, elle n'est qu'au début, mais je crois qu'il faut la mener et la mener jusqu'au bout.

Marche Lesbienne, 25 avril 2021, Paris.
Crédits : Salomé Sourati

Après 1 an et demi de crise sanitaire, pendant lequel nos communautés ont été particulièrement touchées par l'isolement, la précarité ou encore les difficultés d'accès à la santé, le besoin de se retrouver entre personnes LGBTQI+ se fait sentir.

Laura : C'était vraiment avoir un peu le sentiment de communauté d'appartenir à un truc et de ne pas être seul.e dans cette découverte-là. Même si je n'ai pas été complètement toute seule, j'ai beaucoup de potes hétéros. Là on prend la rue et ça nous appartient. On est dans un endroit safe aussi et ça, ça n'arrive pas souvent.

Hélène : Je suis particulièrement présente parce que c'est en bas de chez moi et je suis particulièrement contente que ça parte effectivement de hors Paris, déjà. Même si on n'est pas non plus au fin fond de la banlieue, ici à Pantin.

Parcours de la Marche des Fiertés Paris-Île de France, 2021, Inter-LGBT

Charlinate : Je suis venu.e à la Marche des Fiertés, particulièrement cette année, suite à la situation sanitaire. Je n'habite pas Paris, donc j'ai fait le déplacement spécifiquement pour cette marche. Et puis dans un cadre de vie personnelle, je vis en ce moment des changements aussi dans ma communauté et c'est important pour moi de venir aujourd'hui. Et le village, c'est aussi se tenir informé.e de ce qu'il se passe, de ce qu'il se fait, des assos qui existent pour pouvoir soutenir après, par la suite.

Priscilla : Déjà pour rencontrer mes potes que j'ai rencontré.e.s sur TikTok, juste passer un moment, genre faire un stop dans ma vie. Aussi genre, juste pour profiter et faire de nouvelles rencontres, pourquoi pas, comme je fais depuis ce matin.

La Marche des Fiertés, c'est aussi un espace où la fête est politique, où la lutte se mène en musique. Et en ce mois de juin 2021, la PMA est une revendication particulièrement importante, que l'on porte entre ami.e.s ou en famille !

David : C'est une année un peu difficile même après le Covid, on n'en est pas complètement sorti.e.s. Et surtout il n'y a pas de chars donc pas de musique, pas de podium et ça je crois que ça marque vraiment la différence avec ce que j'ai pu connaître parce que du coup il n'y a pas forcément d'ambiance. On essaye quand même d'en mettre parce que les gens ont besoin de s'amuser, ils ont besoin de ce côté festif. Mais c'est une Pride qui avait déjà été présentée comme très revendicative et je pense que rien que pour ça c'est quand même une réussite. Après c'est vrai que le côté festif et les chars c'est vraiment vraiment ce qu'on attend pour l'année prochaine. En tout cas moi, c'est sûr que je ne serai pas le même que cette année.

Hélène : Il y a ce projet de loi qui n'est toujours pas passé pour la PMA, pour les femmes en couple ou seules, et que c'est juste une aberration. Moi, quand je vois ce que j'ai vécu, le parcours que j'ai eu, ça a été vraiment un déchirement de se dire qu'il fallait que je puisse faire reconnaître que ma fille était ma fille. D'aller à la maternité la déclarer en tant que tiers, personne lambda, anonyme. De devoir faire des courriers, des dizaines et des vingtaines de courriers et d'avoir mon histoire dans la main de gens qui sont très impliqués dans leur tâche, mais qui sont juste là pour rassembler des pièces. Et du coup, dès qu'il manque une pièce et qu'il manque un truc, ce sont des éléments de la vie qui sont mis dans les mains de procédures aussi juridiques, c'est quand même très violent. Pour avoir Héloïse, il a fallu qu'on aille en Belgique et que je ne suis pas la mère biologique d'Héloïse. Donc il a fallu que je passe par une procédure d'adoption, de mariage obligatoire, ce qui implique aujourd'hui un divorce. Donc, ce n'est pas forcément toujours super. Mais voilà, le parcours classique ou je ne sais pas, de la lesbienne.

Marche des Fiertés, 26 juin 2021. Crédits : Photothèque Rouge, Martin Noda, Hans Lucas

Laura : J'attendais un peu plus de musique et j'aurais bien aimé un peu des discours, des chansons et vraiment de sentir une osmose entre les gens, qu'il y a eu peut-être un peu moins et que c'était plus par petits groupes. Mais nous on est venu.e.s à deux, du coup, on n'avait pas ce groupe-là avec notre musique machin et tout, et on aurait dû plus se greffer aux gens un peu, etc. Après peut-être qu'on ne l'a pas fait nous-même mais y avait ce sentiment-là de vouloir appartenir à un truc plus grand que soit même.

Romane : Ce serait bien la PMA pour toutes. Ça serait bien aussi que dans les prisons, les personnes trans aient une vraie place, là où elles se sentent bien. Il y a encore énormément de choses à changer, quitte à bannir tous les systèmes d'oppression. Et je pense qu'on a encore beaucoup de choses à faire et c'est bien qu'on puisse le faire aussi dans la rue et librement. Maintenant, il faut que ça se mette dans les archives. Il faut qu'il y ait d'autres trucs ouais !

Basile : Par rapport aux lois sur la bioéthique, il faudrait vraiment qu'il y ait un réel changement qui se passe maintenant après tant d'années où ça se renvoie les

dossiers sans vraiment faire grand-chose. On est aussi sur des réels changements sociaux dans la manière dont on voit le monde. On va voir là les attitudes de Macron ces derniers temps par rapport à Napoléon... Aujourd'hui, on est dans un retour en arrière, une montée de l'extrême droite partout dans le monde, qui fait des ravages et avec beaucoup plus de violence, beaucoup plus d'oppression. Et à côté de ça il faut continuer à être là. Il faut continuer à se battre pour qui on est et en être fier et le montrer et ne pas se laisser abattre.

Entre amies, seul.e ou en amoureux.ses, la marche des fiertés c'est aussi un moment de partage et de rencontre.

Cécile : Moi je viens soutenir l'association les Séropotes et les autres associations, mais les Séropotes surtout.

Logo de l'association les Séropotes

Basile : On avait envie de partager ce moment tou.te.s les trois et c'était super de pouvoir faire la marche jusqu'ici, profiter de la musique, des gens ensemble. C'est vraiment super d'être accompagné, de se sentir accompagné en plus par ses ami.e.s et par ses proches.

Charlinate : Des amours à côté de moi. Et puis les ami.e.s, ça va se croiser. J'ai quelques ami.e.s qu'on va croiser, mais plutôt en free, juste avec mon amoureuse.

David : Je viens chaque année seul et je rencontre les gens. J'ai le contact facile donc je rencontre des gens sur place. Et puis j'ai aussi des ami.e.s qui me rejoignent dans le cortège mais qui ne sont pas forcément venu.e.s dès le début avec moi. Mais voilà mais c'est que de l'amour, j'en donne, j'en reçois et je suis toujours prêt à y aller qu'il y ait du monde ou pas.

Et dans ces conditions sanitaires particulières, les retrouvailles sont particulièrement fortes.

Laura : Ça fait beaucoup de bien. Mais c'est vrai le sentiment d'être avec plein de gens, de se retrouver, et c'est quand même de la bienveillance parce qu'il y a un côté communauté et tout. Et du coup, tu dis : « Ah, mais c'est hyper sympa en tant que jeune, de pouvoir vivre ça à nouveau ». Et tu te demandes un peu si ça va durer. Donc je viens aujourd'hui parce que je ne suis pas sûre que demain, ça sera toujours le cas.

Victor : En vrai, c'est fou, c'est fou ! Parce qu'il n'y a pas si longtemps que ça, on était confiné.e.s chez nous et avec personne. Et puis là, on a des milliers de gens sur la place de République. Donc non, c'est vraiment fou, ça fait du bien. Déjà, en tant juste qu'humain à Paris et en tant que personne queer, c'est hyper agréable de participer à cet évènement même s'il n'y a pas assez de musique. Mais à part ça, non c'est canon quoi.

Cha : Y a un vrai besoin qu'on se retrouve, accessoirement quand on est LGBTI, une ou plusieurs lettres de l'acronyme en général les relations avec la famille et avec les proches ne sont pas forcément les plus simples. Les confinements ont parfois été très très durs à vivre et c'est super important de pouvoir se retrouver avec... on va dire une famille choisie ou du moins des gens qui nous connaissent, qui nous respectent entièrement pour ce qu'on est.

Marche des Fiertés, 26 juin 2021. Crédits : Photothèque Rouge, Martin Noda, Hans Lucas

Émile : Oui effectivement par rapport au Covid, ça nous a beaucoup éloigné.e.s entre nos frères et sœurs. Aujourd'hui nous aimerions retrouver la vie d'avant et vraiment pouvoir vivre ensemble.

Basile : C'est vraiment super convivial, c'est super cool, de pouvoir juste voir les gens voir à quoi ils ressemblent, leur parler. Avoir des gens qui viennent pour te dire ouais, c'est super comment tu es, ou des compliments. Allez voir des gens pour aller leur demander leur numéro ou quoi que ce soit...

Priscilla : Ça fait tout drôle déjà de juste de pouvoir passer du réel au virtuel avec déjà mes ami.e.s, ça fait trop du bien. Puis ça fait sortir un peu après le Covid, ça fait trop du bien. Je pense que tous les Tik-Tokeurs qui sont là vont bien en parler. On a bien été shadow ban pendant le Covid [être shadow ban, c'est voir son compte être « mis en retrait » par l'algorithme de l'application. Les contenus publiés par un compte shadow ban sont beaucoup moins visibles, ndlr]. Moi personnellement, j'ai été shadow ban pour une brassière parce que je suis forte et que j'ai une grosse poitrine. Désolée, je ne peux pas retirer mes seins le soir. Donc voilà genre Tik-Tok nous a bien shadow ban durant tout le Covid parce qu'il trouvait

qu'on était un petit peu trop là. Mais on se faisait chier, ce n'est pas notre faute on n'avait pas le droit de sortir.

Hélène : Oui, alors forcément, le Covid a été une période compliquée je pense pour tout le monde, socialement, pour les rencontres sociales, amoureuses. L'isolement aussi, j'imagine, pour beaucoup de jeunes. Voilà moi je me positionne vraiment dans une situation privilégiée, parce que j'ai des ami.e.s, parce que j'ai un réseau d'ami.e.s aussi impliqué.e.s ou soutenant la cause LGBT. Donc je pense que c'est important de commencer à recélébrer ça de manière visible et militante.

La transmission de nos histoires et de nos mémoires est un enjeu central dans la communauté LGBTQI+. Nous avons alors demandé aux personnes que nous avons rencontrées ce qu'elles souhaitent transmettre à celles et ceux qui écouteront ces archives orales.

Marche des Fiertés Paris-Île de France, 26 juin 2021.
Crédits : Photothèque Rouge, Martin Noda, Hans Lucas

Cha : Parfois on doute. Souvent on ne se sent pas bien, coupable comme si on faisait quelque chose de mal mais il ne faut pas. En plus de ça je dirais aussi que ce n'est pas grave de pas savoir et ce n'est pas grave que ça prenne du temps et aussi d'essayer de s'entourer de gens bienveillants.

Basile : Il y a toujours à apprendre sur soi. Et ben, c'est vraiment super de pouvoir apprendre comme ça quand on est bien entouré.e.s Tout le monde n'a pas cette chance. On n'a pas la chance d'avoir une famille et d'avoir des ami.e.s, d'avoir des proches qui sont accompagnant.e.s, qui sont aimant.e.s. Je souhaite à toutes les personnes qui nous écouteront un jour que ce soit le cas et que cette intolérance par rapport à juste ce qu'on est, ne soit plus qu'un lointain souvenir.

Aurore : Il y aura toujours des gens sur Terre pour te soutenir ou quoi que ce soit. Donc, il faut être fièr.e, faut le dire et il ne faut pas se renfermer. Même si ta famille ou quoi que ce soit, elle ne te soutient pas, il y aura toujours une autre famille quelque part pour t'aider.

Priscilla : Assumez-vous et puis genre on s'en fout des gens. Genre j'ai laissé limite ma famille juste parce qu'ils ne m'acceptaient pas. Alors vous vous en foutez, vous trouverez des nouvelles familles. Regardez, moi, j'en ai trouvé une nouvelle !

Romane : Même à 21 ans, on peut encore découvrir des choses et même, je pense à 50, 70 ans. Et qu'au pire, on a des ami.e.s qui pourront toujours nous soutenir, ou des associations. Il y a des maisons qui se sont spécialisées et qu'il ne faut pas avoir peur de ce qu'on est.

David : Je crois que la visibilité c'est l'essentiel. Il faut qu'on soit visibles pour que les gens considèrent qu'on est, alors je dirai « normaux » même si le terme ne me convient pas parce qu'on ne sait jamais qui établit la norme donc ça ne veut rien dire, mais qu'on soit naturel.le. Ça veut dire que le fait d'être gay, il n'y a rien de négatif. Le fait d'être lesbienne non plus, d'être LGBTQI+ ça n'a rien de négatif. Donc les présupposés quand on dit : « c'est un truc de pédé », de croire que c'est inférieur ou de mauvaise qualité ou que ce n'est pas un travail bien fait, tout ça c'est par la visibilité d'avocats, de professeurs, de chômeurs, de bouchers, de boulanger, de chauffeurs de taxi. Dès qu'on aura des gens qui seront visibles comme gays, on n'aura plus besoin de faire des Prides. Il faut qu'on nous voie, qu'on nous voie partout.

Marche des Fiertés Paris-Île de France, 26 juin 2021.
Crédits : Photothèque Rouge, Martin Noda, Hans Lucas

Charlinate : Je pense que moi, ce que je peux transmettre, c'est que j'ai 38 ans, ça fait presque 20 ans que j'ai fait mon coming out homosexuel. Maintenant, je suis en train de m'orienter même sur la transidentité, enfin sur une forme de transidentité. En fait, ce que je vois à l'heure actuelle, c'est qu'on est de plus en plus visibles. Il y a une vraie visibilité. Il y a une fierté qui est vraiment présente. Et maintenant, on peut avoir du pouvoir et de la puissance. Et il faut pouvoir en jouer sur le plan politique pour qu'on ait effectivement une vraie égalité des droits.

Victor : Il y a beaucoup de progrès qui ont été faits, mais il y a encore beaucoup, beaucoup de progrès à faire. Et ça, je le ressens même avec mes proches qui ne sont pas queer directement, qui n'ont pas la réalité des choses actuellement. On a

l'impression qu'à l'heure actuelle, vu qu'on parle beaucoup plus des gays, des LGBT, qu'il y a le mariage pour tous qui est arrivé, etc… on a l'impression que c'est beaucoup plus simple, que c'est complètement libéré et que maintenant être gay ce n'est plus une question. Mais ce n'est pas encore le cas et j'espère que dans quelques années, ça se développera de plus en plus. Mais surtout que on ne peut pas non plus complètement attendre que les gens soient prêts à accepter la communauté. J'espère en tout cas que ça va s'accélérer et qu'on va continuer dans cette démarche, que l'homophobie va diminuer, contrairement à l'heure actuelle où ça augmente de jour en jour et que ça va progresser à ce niveau-là.

Cécile : Curieux de voir comment la jeunesse réagit par rapport à toute la situation et par rapport à ce qui existe déjà. Parce qu'il y a des acquis, certes, mais il ne faut pas y rester dessus quoi.

Marche des Fiertés Paris-Île de France, 26 juin 2021.
Crédits : Photothèque Rouge, Martin Noda, Hans Lucas.

Charlinate : Ça a énormément progressé, mais on a encore des combats à mener. Il faut continuer et je trouve que la jeunesse queer est très belle et fière. Et c'est super.

Laura : Et moi qui ne me sentais pas forcément une personne LGBT, j'étais dans une Gay Pride par hasard la première fois, celle-là c'est ma première vraie en tant que… je me sens là-dedans. Et du coup, d'entendre… enfin les archives pour moi, c'est important dans le sens où il y a une histoire et j'ai essayé de trouver des infos là-dessus. C'est quand même plus compliqué que sur la Seconde Guerre mondiale ou des trucs comme ça. Et en fait, c'est hyper important de se dire ça existait avant. Il y a des gens qui ont lutté pour ça et aujourd'hui, c'est un peu notre rôle de le faire.

Hélène : Je pense que la notion des archives est importante. La notion de la culture LGBT, lesbienne, est très importante parce que femme, féministe aussi. Quand on voit ne serait-ce que l'exemple féministe, le fait que oui, je sais plus dans quel podcast l'intitulé c'était : « le plus souvent anonyme était une femme ». C'est à dire qu'effectivement, le plus souvent, je pense que tous les gens de la communauté LGBT ont été anonymisés, invisibilisés. Donc je pense que c'est important de

contribuer à ça juste en existant, en étant visible dans nos vies et aussi en produisant de la matière. Donc, c'est important de produire du média.

Dans nos parcours, il est encore difficile d'accéder à des modèles et des représentations de nos identités. Notre combat pour des archives communautaires se fonde sur le besoin d'accéder à nos histoires, nos cultures et nos mémoires : car de trop nombreuses personnes LGBTQI+ souffrent d'un manque de transmission.

Victor : Moi on ne m'a rien transmis à ce niveau-là. Mes parents avaient des amis homosexuels, mais l'histoire homosexuelle dans ma famille est très pauvre on va dire. Donc j'aurais bien aimé que ce soit plus banalisé, que le coming out ne soit pas une obligation, par exemple, et que ce soit beaucoup plus ouvert.

Marche des Fiertés Paris-Île de France, 26 juin 2021.
Crédits : Photothèque Rouge, Martin Noda, Hans Lucas.

Cécile : Oui, forcément moi à l'époque, il n'y avait rien qui existait et donc j'ai découvert tous les villages [associatifs] qui peuvent se faire au niveau des différentes Pride que j'ai pu faire. Et du coup oui, si à mon époque, toutes les préventions et autres avait existé, je pense que ça aurait été plus sympa à vivre.

Basile : Moi, pour ma part, je me suis posé beaucoup de questions, même très jeune. Et avec l'environnement dans lequel j'étais, je me suis beaucoup renfermé sur moi-même et j'aimerais dire d'assumer quoi. Plus tôt est le mieux pour être ce qu'on est, de ne pas avoir à se cacher dans son identité, dans ses choix, dans sa vie.

Aurore : Plus tôt c'est le mieux. Vraiment, il faut, il faut bouger parce qu'il y a des gens qui se rendent compte qu'ils sont là, ils sont d'une certaine sexualité à 50 ans et ils se disent merde, parce que bah oui merde, c'est quand même cool de le savoir avant !

Affiche du pôle des luttes à la Marche des Fiertés, Paris-Île de France, 2021

Charlinate : Des modèles, vraiment, c'est ce que cette génération apporte. C'est qu'en fait, on a beaucoup plus de moyens de communication et beaucoup plus de visibilité et beaucoup plus d'accès à des modèles et des références. Et ça, c'est indispensable pour se construire. Et c'est vraiment-là, c'est ce qu'on a et c'est ce que moi j'aurais aimé avoir il y a 15 ans, entre autres des modèles trans en fait. Moi, je me suis orienté.e en Butch parce qu'en fait, c'était le maximum que je pouvais avoir en acceptation et en visibilité dans ces modèles-là.

David : C'est vrai que j'ai eu des périodes où le suicide c'étaient des lettres qui dansaient devant moi et qui m'attiraient. Ça c'était l'adolescence, c'était difficile parce que je n'avais pas de repères et ce que j'aurais aimé c'est avoir des repères, des personnes qui me montrent qu'il n'y a rien de mal à ce que je suis et c'est peut-être ce qui m'a manqué.

Hélène : Moi, ce que j'aurais aimé, c'était comme tout le monde de voir des personnages gays et lesbiens dans les séries. Avoir des icônes, des choses, etc. Donc, quand on est une jeune lesbienne et que voilà, on est un peu… voilà, on essaye de chercher des messages… Et aujourd'hui la violence de la discrimination est toujours là et ça, c'est vraiment un problème. Je pense que la visibilité, la culture, etc., elle est accessible pour des jeunes et c'est bien de continuer parce que je pense que ça doit vraiment aider. Moi, je n'ai pas souffert de cette absence-là, mais j'ai quand même cherché partout des signaux. Je connais aussi des femmes lesbiennes qui sont devenues lesbiennes que depuis 10 ou 20 ans. Moi, j'ai la chance d'être devenue lesbienne depuis la fin de mon adolescence, je dirais. Mais si j'avais pu l'être dès le début de mon adolescence, sans que cela ne pose une question en fait. Si j'avais pu éviter de passer mon adolescence à m'acharner à sortir avec des garçons, par exemple, et me rendre compte que ça ne marchait pas, je pense que ça aurait été encore mieux. J'aurais pu gagner quelques années d'épanouissement pour tout le monde. Donc voilà, c'est ce que je souhaite.

Laura : Et moi, c'est vraiment de comprendre qu'il y a en fait autant de parcours possibles que de personnes qui existent. Et moi, je le vois via moi parce que ce n'était pas du tout prévu et je n'ai pas eu beaucoup de discours là-dessus. En fait, c'était un peu soit t'es homo, soit t'es bi.e, soit t'es machin et moi, je me retrouve pas là-dedans. En fait, le fait qu'il y ait de plus en plus de mots, de termes qui rentrent aussi dans la langue courante, même si tout le monde ne les connaît pas c'est hyper intéressant, même si parfois j'ai du mal à assimiler tous les trucs. En fait de vraiment essayer de se renseigner et d'avoir des endroits où tu peux te renseigner, d'où les archives c'est hyper important.

Cha : Y a un vrai truc sur le fait que les lesbiennes en fait, les histoires lesbiennes, les revendications lesbiennes, les luttes lesbiennes ne sont pas du tout connues et moi j'ai eu on va dire pleins d'autres étiquettes avant de comprendre que non on a le droit d'aimer les meufs. On n'est pas obligée en tant que femme de se construire par rapport aux hommes. C'est quelque chose qui est extrêmement compliqué en fait à appréhender, à comprendre et surtout à accepter pour soi. Et c'est vrai que j'aurais bien aimé qu'on puisse, enfin savoir plus tôt, qu'on me dise oui c'est possible.

Priscilla : Bah, par exemple, ça m'aurait évité d'écrire sans connaître toute l'histoire LGBT sur le site internet de mon association. J'aurais aimé qu'on parle plus au niveau de l'école, de ce qu'il s'est passé et surtout qu'il y ait enfin une éducation sexuelle dans les collèges et lycées. Parce que moi, en tant que lesbienne, c'est bien je sais me protéger avec un homme mais pas avec une femme. Et du coup, notre association va faire ça. Genre on va s'imposer et on se battra avec l'Éducation nationale jusqu'à ce qu'ils comprennent que oui, les femmes entre femmes, on se protège, y a des MST aussi chez les femmes. Sauf qu'on me refuse l'accès à l'école parce qu'apparemment « ça pourrait choquer », je cite « ça pourrait choquer ».

Merci à toutes les personnes qui ont accepté de nous raconter leur Marche des Fiertés. Des entretiens préparés collectivement par les membres du Collectif Archives LGBTQI et menés par Néo Gaudy le 26 juin 2021 à Paris. Cet épisode a été réalisé par Néo Gaudy, avec l'aide de Marin Lefèvre. Musique : Marteen Schellekens. « Sous les pavés l'archive » est un podcast produit par le Collectif Archives LGBTQI. Avec le soutien de la Dilcrah, délégation interministérielle à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-LGBT. **© 2021**